

STÉPHANIE BATAILLE

MON HISTOIRE,
C'EST VOTRE HISTOIRE

Préface de Cynthia Fleury

Le récit poignant
d'une fille en deuil

**COVID-19
LES ADIEUX
INTERDITS**

L'Éditions de
Observatoire



Mon histoire,
c'est votre histoire

De la même auteure

Une heure quatorze, L'Éditeur, 2010.

Stéphanie Bataille

Mon histoire,
c'est votre histoire

L^{Éditions de}
Observatoire

ISBN : 979-10-329-2096-1

Dépôt légal : 2021, juin

© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2021

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À ma mère et Stanislas
À ma tante et mes oncles.*

À toutes les familles endeuillées.

*Pour toutes les personnes parties
alors que ce n'était pas leur heure,
en 2020 et 2021.*

« Il faut rajouter de la vie aux jours
et non des jours à la vie. »

Professeur Jean Bernard

Préface

de Cynthia Fleury

Dire au revoir, se tenir là, veiller, accompagner, partager avec les médecins, les infirmiers, les aides-soignants ladite « fonction soignante », former avec eux l'alliance thérapeutique autour de celui qui souffre, permettre à ce dernier d'être l'acteur premier et ultime de sa santé et de sa vie... Ce sont là des choses simples, inaliénables tant elles renvoient à des légitimités existentielle, spirituelle, civilisationnelle. Ce sont devenus, le temps historique aidant, des droits, mais encore trop souvent ceux-ci sont contournés, rognés, malmenés parce qu'il y a toujours une (dé)raison, souvent la pire d'entre elles – une absence de moyens et de personnels. On sait le désastre sur les familles qui n'ont pu être présentes et assumer leur rôle jusqu'au bout ; on sait l'impact désenchanteur sur les soignants, leur sentiment de maltraitance et, collectivement, les conséquences sont tout aussi délétères car la réification des patients est une atteinte aux corps de tous.

La décennie qui s'annonce va nous réveiller, nous extraire violemment de notre amnésie générationnelle consistant à croire que l'extinction d'expérience

épidémique serait définitive. La mort que la modernité refusait de convier à la fête, s'annonce être un hôte redoutable, que l'on ne désinvite pas aisément. La mort redevient un arbitrage des politiques publiques, une notion articulée à celle du grand nombre, et non plus une affaire strictement privée. Elle ne l'est jamais, bien sûr, mais reconnaissons que le moment de la Covid-19 lui confère une dimension résolument publique. Et le traitement public de la mort est soumis aux mêmes impératifs de dignité, d'humanisme et d'empathie, que ceux relevant de la sphère la plus affective.

C'est là une tâche essentielle, anthropologique et sacrée : celle de faire de la mort l'affaire précieuse des vivants. Marie de Hennezel l'avait parfaitement énoncé dans un titre si beau – *L'Adieu interdit* – qu'il ennoblit le forfait. Emmanuel Hirsch avait dénoncé le « coût éthique » terrible de cette pandémie. Stéphanie Bataille ajoute son pseudonyme, irréductible, à la cause. Car c'est encore tristement une bataille que celle d'affronter l'inhumanité des procédures bureaucratiques, le zèle indu, la bêtise des règles infondées.

Les noms, prénoms et initiales des soignants de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière ont été modifiés.

Pour mon père.

Chaque dimanche de novembre 2020, jusqu'au 6 décembre 2020, je prends l'initiative de te préparer le déjeuner dominical. Un désir immense de vouloir lier surprise et réjouissance.

Je vais chez les commerçants que tu affectionnes de la rue Poncelet et de la rue Bayen. Tous ont un mot délicat pour toi, ils prennent des nouvelles de ta santé, ils me disent t'avoir vu au cours de la semaine.

J'ai envie de te surprendre et de te montrer que je suis fière de ce que tu m'as enseigné et transmis. Et surtout une envie sans limites de te faire plaisir.

Tu es impatient de me voir arriver. Vers midi, je sonne à la porte de mon enfance. Maman m'ouvre ; nous sommes toujours affectées de ne pas pouvoir nous embrasser. Plus d'étreinte depuis début mars 2020 – il nous faut te protéger du coronavirus.

Je pousse délicatement la porte de ton bureau. Toi assis dans ton fauteuil en cuir fauve, tes pieds reposent sur l'ottoman, tu lis souvent, annotes toujours, recopies des citations qui seront des sujets de conversation au moment du déjeuner ou des jours à venir.

Tu lèves tes yeux, la mine réjouie, ton sourire charmeur.

« Ah bonjour Stéph, heureux de te voir, je me ravis à l'avance de ce que tu as apporté », t'exclames-tu en me détaillant du regard.

Tu remarques tout. « Elles sont neuves tes chaussures, mais est-ce normal qu'il n'y ait pas de lacets ? », « Ton manteau est d'une élégance rare » ou « Tu as l'air moins fatigué que la semaine dernière ».

Puis ta gourmandise prend le dessus. Tu m'accompagnes à la cuisine. Maman a dressé le couvert. Tu t'assois au bout de la table en chêne. Tu scrutes les paniers en osier, en tentant de deviner ce que peut bien cacher chaque paquet. Pendant que je prépare le repas, tu me regardes avec une grande complicité. Jamais tu ne t'immisces dans la préparation. Tu respectes ma façon de faire. Tu as appris à Stanislas – ton fils, mon frère – et moi, dès notre prime enfance, à cuisiner. Scandant : « On est ce qu'on mange ! » et « Je préfère donner de l'argent chez le poissonnier ou chez le boucher que chez le pharmacien ». Tu nous as aiguisé le palais avec des mets incroyables, nous faisant tout goûter, affûtant notre curiosité. Tu détestais les menus enfant au restaurant. Tu aimais dire : « Mes enfants mangent de tout. » Tu es très méticuleux, tu ne supportes pas le désordre. Les casseroles, poêles et ustensiles doivent être lavés et rangés avant de passer à table.

En plus de l'art culinaire, tu nous as communiqué ton amour inconditionnel de l'histoire de France,

l'histoire de l'art, du théâtre dès nos quatre ou cinq ans. Tu nous emmenais au Louvre une fois par semaine, et Stanislas et moi devions choisir un tableau ou une sculpture. Dans un premier temps, tu nous interrogeais sur notre choix. Puis tu nous narraï la vie de l'artiste à travers son siècle, et tu nous relataï ses inspirations, ses sources mythologiques, religieuses, symboliques ou littéraires. Puis nous « rentrions » dans l'œuvre, tu nous invitais à en découvrir les détails. Nous restions parfois plus d'une heure devant un chef-d'œuvre.

Ensuite, tu nous demandais de nous retourner, et tu nous interrogeais : « Combien de personnages ? La femme au premier plan, que tient-elle dans sa main gauche ? Quel est le nom de l'oiseau que l'enfant pleure ? »

Il n'était pas rare que tu nous demandes de raconter une histoire autour de l'œuvre, de faire parler la scène peinte, de la rendre vivante, de faire dialoguer les personnages et les animaux entre eux. Tu souhaitais, plus que tout, faire fructifier notre imagination, l'aiguiser, l'exalter.

Si Paris n'avait aucun mystère pour toi – tu en connaissais les moindres recoins, les théâtres, les églises, les musées, les portes cochères, les parcs, les jardins, les vieux bistrot, les artisans –, tu nous as aussi fait découvrir la France pendant les week-ends et les vacances scolaires, quand tu ne tournais pas des films ou quand tu n'étais pas en tournée théâtrale. Dès lors que tu pouvais t'absenter de tes

obligations de directeur du Théâtre de Boulogne-Billancourt (TBB) et du Studio des Champs-Élysées, ou quand tu avais terminé la création d'un spectacle avec ta Compagnie Le Point du Jour, nous partions à la découverte de ce monde qui s'offrait à nous.

Tu n'aimais pas le mot « vacances » : « N'êtes-vous pas vacants, les enfants ? Eh bien, je vous confirme que si, vous êtes libres. Les congés sont faits pour apprendre, comprendre le pays dans lequel vous vivez et partager des moments magiques en famille. »

Tu voulais utiliser ces temps de pause pour nous faire découvrir les régions. Nous étions si fiers de partir à l'aventure : les châteaux de la Loire, l'Alsace, les volcans d'Auvergne, les gorges du Verdon, la Corse, la Bretagne, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre.

Rien n'était jamais programmé. Tu prenais la route à la recherche d'un ailleurs. Tu ne savais jamais où nous allions nous arrêter. Il nous est arrivé de dormir tous les quatre dans la voiture ou dans des lieux atypiques : chez l'habitant, dans des châteaux, dans des champs à la belle étoile.

Il n'était pas rare non plus que tu retrouves des amis d'enfance au détour de villes et de villages – Fayence, Camaret-sur-Mer, Cluny, Ajaccio –, ou de la famille en Alsace, à Colmar, Strasbourg, Ottrott, Riquewihir.

Tu étais fasciné et émerveillé par la nature : les arbres, les fleurs, les animaux. Nos promenades

Remerciements

À Jacqueline Draber, une mère exceptionnelle.

À Stanislas Draber, un frère rare.

À Clara et Anna Draber, des nièces aimantes.

À Cynthia Fleury, une savante au grand cœur.

À Marie de Hennezel, qui respecte les vivants et les morts.

Au docteur Patrick Pelloux, un ami d'une grande humanité.

Aux docteurs Catherine Lacroix et Yves Kanga, pour qui le soin et la bienveillance sont la priorité.

À Emmanuel Hirsch, pour son savoir, son éthique, son amitié.

À Muriel Beyer, une éditrice clairvoyante.

À Lize Veyrard, une éditrice bienveillante.

À Marie-Christine Lagandré, Thierry Draber, Martin Draber, Bruno Draber, Pierre Draber.

Clara Pirali, Olivia Stehlin, Micky Sebastian, Isabelle Copé-Bessis, Myriam Chambon, France Guénet, Catherine Frot, Dominique Monjanel, Christelle Chollet, Michael John Dolan, Delphine Font, Julie Grasset, Sabrina Sellami, Laurent Frémont, Stéphane Brizé, Sébastien Thiéry, François Berléand, Louis Chedid, Jean-Pierre Bouculat, Louis et Valérie Guillaume.